

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(octobre\)- 1847 \(septembre\) : Guizot au pouvoir, le ministère des Affaires étrangères](#)[Collection](#)[1843 \(31 août-6 sept\) : Guizot mobilisé pour la visite en France de la Reine Victoria](#)[Item](#)[Château d'Eu, Mercredi 6 septembre 1843, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Château d'Eu, Mercredi 6 septembre 1843, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille royale \(Angleterre\)](#), [Famille royale \(France\)](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Mariages espagnols](#), [Ministère des affaires étrangères \(France\)](#), [Musique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Posture politique](#), [Pratique politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Récit](#), [Religion](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Victoria \(1819-1901 ; reine de Grande-Bretagne\)](#), [Voyage](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1843-09-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote1375-1376, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 7

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
9 Au château d'Eu. Mercredi 6 sept. 1843,
7 heures

Vous avez beau mépriser la musique instrumentale. Vous auriez été entraînée hier par un fragment d'une symphonie de Beethoven que les artistes du conservatoire ont exécutée, avec un ensemble, une précision, une vigueur et une finesse qui m'ont saisi, moi qui ne m'y connais pas et cette succession de si beaux accords, si nouveaux et si expressifs, étonne et remue profondément. Tout le monde, savants et ignorants, recevait la même impression que moi. Je craignais que ces deux soirées de musique n'ennuyassent la Reine. Il n'y a pas paru. Ce soir, le Vaudeville et Arnal. Nous avons trois pièces, mais nous n'en laisserons jouer que deux. Ce serait trop long. Avant le dîner, une petite promenade, au Tréport, toujours plein de monde, et toujours un excellent accueil. Avant la promenade, la visite de l'Eglise d'Eu qui est belle, et du caveau où sont les tombeaux des comtes d'Eu, les statues couchées sur le tombeau, les comtes d'un côté, leurs femmes de l'autre, et le caveau assez éclairé, par des bougies suspendues au plafond, pour qu'on vit bien tout, assez peu pour que l'aspect demeurât funèbre. Les Anglais sont très curieux de ces choses là. Ils s'arrêtaient à regarder les statues, à lire les inscriptions. Notre Reine et Mad. la Duchesse d'Orléans n'y ont pas tenu ; elles étaient là comme auprès du cercueil de Mrs. le Duc d'Orléans. Elles sont remontées précipitamment, seules, et la Protestante comme la Catholique sont tombées à genoux et en prières dans l'Eglise devant le premier Autel qu'elles ont rencontré. Nous les avons trouvées là, en remontant. Elles se sont levées, précipitamment aussi et la promenade, a continué.

J'ai eu hier encore une conversation d'une heure et demie avec Aberdeen. Excellente. Sur la Servie, sur l'Orient en Général et la Russie en Orient, sur Tahiti, sur le droit de visite, sur le traité de commerce. Nous reprendrons aujourd'hui l'Espagne pour nous bien résumer. Le droit de visite sera encore notre plus embarrassante affaire. " Il y a deux choses m'a-t-il dit, sur lesquelles notre pays n'est pas traitable, et moi pas aussi libre que je le souhaiterais, l'abolition de la traite et le Propagandisme protestant. Sur tout le reste, ne nous inquiétons, vous et moi, que de faire ce qui sera bon ; je me charge de faire approuver sur ces deux choses là, il y a de l'impossible en Angleterre, et bien des ménagements à garder. " Je lui demandais quelle était la force du parti des Saints dans les communes : " They are all Saints on these questions. " Je crois pourtant que nous parviendrons à nous entendre sur quelque chose. Il a aussi revu le Roi hier et ils sont tous deux très contents l'un de l'autre. La marée du matin sera demain à 10 heures. On pourra sortir du port de 10 h. à midi.

Ce sera donc l'heure du départ, nous ramènerons la Reine à son bord comme nous avons été l'y chercher. Il fait toujours très beau. Je demande des chevaux pour demain soir, 9 heures. Je vous écrirai encore demain matin pour que vous sachiez tout jusqu'au dernier moment. Pas de santé de la Reine à dîner. Les toasts ne sont pas dans nos mœurs. Il faudrait porter aussi la santé du Roi, et celle de notre Reine, et peut-être pour compléter nos gracieusetés, celle du Prince Albert. Cela n'irait pas. Je ne me préoccupe point de ce qui se passe entre la Cité et Espartero. C'est ma nature, et ma volonté de faire peu d'attention aux incidents qui ne changeront pas le fond des choses. Lord Aberdeen, m'en a parlé le premier, pour

me dire que ce n'était rien et blâmer positivement Peel d'avoir dit qu'Espartero était régent de jure. Il n'y a plus de régent de jure, m'a-t-il dit, quand il n'y a plus du tout de régent de facto. La régence n'est pas, comme la royauté, un caractère indélébile, un droit qu'on emporte partout avec soi. J'ai accepté son idée qui est juste son blâme de Peel sans le commenter, et son indifférence sur l'adresse de la Cité qui du reste est en effet bien peu de chose après la discussion et l'amendement qu'elle a subi.

Vous auriez ri de nous voir hier tous en revenant de la promenade, entrer dans le verger du Parc, le Roi et la Reine Victoria en tête, et nous arrêter devant des espaliers pour manger des pêches. On ne savait comment les peler. La Reine a mordu dedans, comme un enfant. Le Roi a tiré un couteau de sa poche : " Quand on a été, comme moi, un pauvre diable, on a un couteau dans sa poche. " Après les pêches, sont venues les poires et les noisettes. Les noisettes charmaient la Princesse de Joinville qui n'en avait jamais vu dans son pays. La Reine s'amuse parfaitement de tout cela. Lord Liverpool rit bruyamment. Lord Aberdeen sourit shyement. Et tout le monde est rentré au château de bonne humeur. Adieu. Adieu. J'oublie que j'ai des dépêches à annoter. Adieu pour ce moment.

Midi et demie

Nous venons de donner le grand cordon au Prince Albert, dans son cabinet. Le Roi. lui a fait un petit speech sur l'intimité de leurs familles, et des deux pays. Une fois le grand cordon passé : " Me voilà votre collègue, m'a-t-il dit en me prenant la main ; j'en suis charmé. " Je crois que la Jarretière ne tardera pas beaucoup. Je vous dirai pourquoi je le crois.

Le N° 7 est bien amusant. Pourquoi ne pas être un peu plus spirituel d'abord ? Cela dispenserait d'être si effronté après. Le pauvre Bresson a bon dos. Il n'a jamais voulu rien forcer, car il n'a jamais cru qu'on vînt. Je reçois à l'instant une lettre de lui. M. de Bunsen venait d'écrire à Berlin le voyage de la Reine comme certain. Bresson est ravi : " Il faut, me dit-il, avoir, comme moi, habité, respiré pendant longues années au milieu de tant d'étroites préventions de passions mesquines, et cependant ardentes, pour bien apprécier le service que vous avez rendu, et pour savoir combien vous déjouez de calculs, combien de triomphes vous changez en mécomptes. "

C'est le premier écho qui me revient. Je dirai aujourd'hui un mot de Bulwer. Soyez tranquille sur la mer. Nous ne ferons pas la moindre imprudence. Je me prévaudrais au besoin de la personne du Roi dont je répons. Il n'y aura pas lieu. Le temps est très beau, l'air très calme. Le Prince Albert est allé nager ce matin avec nos Princes. Le Prince de Joinville reconduira la Reine jusqu'à Brighton et ne la quittera qu'après lui avoir vu mettre pied sur le sol anglais.

Voici ma plus impérieuse recommandation. Ne soyez pas souffrante. Que je vous trouve bon visage ; pas de jaune sous les yeux et aux coins de la bouche. Si vous saviez comme j'y regarde, et combien de fois en une heure ! Je n'arriverai Vendredi que bien après votre lever ; pas avant midi, si, comme je le présume, je ne pars qu'à 10 heures. Adieu. Adieu. Il faut pourtant vous quitter. Nous partons à deux heures pour une nouvelle et dernière promenade dans la forêt. Adieu. G.

Collections Musée Louis-Philippe du Château d'Eu

Eugène Isabey : Départ de la reine Victoria du Tréport

Huile sur toile, 1844



Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Château d'Eu, Mercredi 6 septembre 1843, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1843-09-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1989>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 6 septembre 1843

Heure 7 heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Versailles (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Château d'Eu (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/07/2025

Au château d'Eu - Mercredi 6 Sept
1843 - 7 heures.

9
N° 19

Vous avez beau mépriser
la musique instrumentale. Vous auriez été
entraîné hier par un fragment d'une
Symphonie de Beethoven que les artistes
du Conservatoire ont exécuté avec un
ensemble, une précision, une vigueur et une
finesse qui m'ont saisi, moi qui ne m'y
comprends pas. Et cette succession de si beaux accords,
si nouveaux et si expressifs, étonne et remue
profondément. Tout le monde, savant et
ignorant, reçoit la même impression que
moi. J. craignois que les deux Soirées de
musique n'ennuyassent la Reine. Il n'y a
pas paru. Le sais, le Vaudeville et Arnal.
Nous avons trois pièces, mais nous nous
laisserons jouer que deux. Ce seroit trop
long.

Après le dîner, une petite promenade
au Triport, toujours plein de monde et
toujours un excellent accueil. Après la
promenade, la visite de l'Eglise d'Eu qui
est belle, et du cimetière où sont les
tombeaux des Comtes d'Eu, les Natures couchées

de la soirée
l'aurait
elle de
galanter
bert. Cela
qui de
le ma
me
angeront
deau mon
que ce
Peel
ut de jure.
t. il dit,
egout de
la royauté,
ion
accepté
de Peel
une sus
et en
sussions
hier tout,
etres
la Reine

Sur le tombeau, les contes d'un côté, leurs
femmes de l'autre, et le caveau assez éclairé,
par des bougies suspendues au plafond, pour
qu'on vît bien tout, assez peu pour que
l'aspect demeurât funèbre. Les Anglais
sont très curieux de ces choses là. Ils
s'arrêtaient à regarder les statues, à lire
les inscriptions. Notre Reine et mad^e. la
Duchesse d'Orléans n'y ont pas touché; elles
étaient là comme auprès du cercueil de
M^{te} le duc d'Orléans. Elles sont remonte
précipitamment, seules, et la Protestante
comme la Catholique sont tombées à
genoux et en priant dans l'Eglise, devant
le premier Autel qu'elles ont rencontré.
Nous les avons trouvées là en remontant.
Elles se sont levées, précipitamment aussi,
et la promenade a continué.

J'ai eu hier encore une conversation
d'une heure et demie avec Aberdeen.
Excellente. Sur la Serbie, sur l'Orient en
général et la Russie en Orient, sur l'Italie,
sur le droit de visite, sur le traité de
commerce. Nous reprendrons aujourd'hui
l'Espagne pour nous bien résumer. Le
droit de visite sera encore notre plus

embarrassant.
m'a-t-il dit.
pas véritable
le souhaiter
le Propagand
reste, ne me
de faire ce q
faire approu
y a de l'in
des ménagem
quelle étoit
dans les con
on thèse q
que nous pr
quelque ch

Il a a
tout deux t

La ma
10 heures. O
10 h. à mi
dépense. M
bord comme
fait toujours
chevaux pou
vous écrivi
que vous sa
moment.

le, leurs
à un éclair,
fond, pour
pour que
Anglais

Il
à lire
mad^e. la
tance; elles
scuit de,
remontent
Protetante
bis, à
line, devant
rencontre.
remontant,
ne aussi,

conversation
ordonné.
lorique en
des Saïti,
sité de
jour d'hui
est. Le
ne plus

embarrassante affaire. Il y a deux choses,
m'a-t-il dit, sur lesquelles notre pays n'est
pas traitable, et moi pas aussi libre que j'
le souhaiterois, l'abolition de la traite et
le Propagandisme protestant. Sur tout le
reste, ne nous inquiétons, vous et moi, que
de faire ce qui sera bon; j'en me charge de
faire approuver. Sur ces deux choses là, il
y a de l'impossible en Angleterre et bien
des ménagements à garder. Je lui demandais
quelle étoit la force du parti des Saïti
dans les communes: "They are all Saïti
on their question." Je croi pourtant
que nous parviendrons à nous entendre sur
quelque chose.

Il a aussi reçu le Roi hier, et ils sont
tous deux très contents l'un de l'autre.

La marée du matin sera demain à
10 heures. On pourra sortir du port de
10 h. à midi. Ce sera donc l'heure du
départ. Nous descendrons sur la Reine à son
bord comme nous avons été l'y chercher. Il
fait toujours très beau. Je demande des
chevaux pour demain soir 9 heures. Je
vous écrirai encore demain matin pour
que vous sachiez tout jusqu'au dernier
moment.

Pas de santé de la Reine à dîner. Les toasts
ne sont pas pour nos maux. Il faudrait
porter aussi la santé du Roi, et aller de
notre Reine, et peut-être, pour compléter
nos gracieusetés, celle du Prince Albert. Cela
viendrait par.

Je ne me préoccupe point de ce qui se
passe entre la Cité et Exeter. C'est ma
nature et ma volonté de faire peu
d'attention aux incidents qui me changent
pas le fond des choses. Lord Aberdeen m'en
a parlé le premier, pour me dire que ce
n'était rien, et blâmes positivement Peel.
J'avais dit qu'Exeter était regent de jure.
"Il n'y a plus de regent de jure, ma-t-il dit,
quand il n'y a plus du tout de regent de
facto. La Reine n'est pas, comme la royauté,
un caractère indélébile, un droit qu'on
importe partout avec soi." J'ai accepté
son idée qui est juste, son blâme de Peel
sans le commenter, et son indifférence sur
l'adresse de la Cité qui du reste est en
effet bien peu de chose après la discussion
et l'amendement qu'elle a subis.

Vous auriez ri de nous voir hier tous,
en revenant de la promenade, entrer
dans le verger du Parc, le Roi et la Reine

9
n° 19

la musique
entraînée la
Symphonie
du Conservatoire
ensemble, une
foule qui
connoît pas.
Si nouveaux
profondément
ignorant, se
moi. Je
musique n'est
pas parue.
Nous avons
lâsserons j
long.

Avant
au Théâtre,
toujours un
promenade
en belle, et
tombeaux de

Victoria en tête, et nous amènes devant des
 appâts pour manger des poissons. On ne
 savait comment le pêler. La Reine a
 mordu dedans comme un enfant. Le Roi
 a tiré un couteau de sa poche : « Quand
 on a été, comme moi, un pauvre diable,
 on a un couteau dans la poche » Après
 les poissons, sont venus les poires et les noisettes.
 Les noisettes charmèrent la Princesse de
 Souville qui n'en avait jamais vu dans
 son pays. La Reine s'en amusa parfaitement
 de tout cela. Lord Liverpool rit bruyamment.
 Lord Aberdeen sourit shyement. Et tout
 le monde est rentré au château de bonne
 humeur.

Adieu. Adieu. J'oublie que j'ai des
 dépêches à adresser. Adieu pour ce
 moment.

Midi et demi.

Nous venons de donner le grand cordon au
 Prince Albert, dans son cabinet. Le Roi
 lui a fait un petit speech sur l'intimité
 de leur famille, et de deux pays. Une fois
 le grand cordon passé « Me voilà votre
 collègue, maintenant il dit en me prenant la
 main ; j'en suis charmé » Je crois que
 la Parrothière ne tardera pas beaucoup.

Je vous dirai pourquoi j'en le crain.

Le n.º 7 est bien amusant. Pourquoi n'avez pas été un peu plus spirituel d'abord ? Cela dispoiseroit d'être si offerte après.

Le pauvre Bresson a bon dos. Il n'a jamais voulu s'en fuser, car il n'a jamais cru qu'on vint. Je reçois à l'instant une lettre de lui. M. de Bunsen venoit d'entrer à Berlin le voyage de la Reine comme attendu. Bresson dit d'avis : « Il faut, me dit-il, avoir, comme moi, habité, respiré pendant longue, amant au milieu de tant d'étroits préventions, de passions mesquines et cependant ardentes, pour bien apprécier le service que vous avez rendu, et pour savoir combien vous réjouez de calcul, combien de triomphe vous changez en mécomptes. C'est le premier écho qui me revient.

Je dirai aujourd'hui un mot de Bulwer.

Soyez tranquille sur la mer. Nous ne ferons pas la moindre imprudence. Je me prévaudrai au besoin de la personne du Roi dont je réponds. Il n'y aura pas lieu. Le temps est très beau, l'air très calme.

Le Prince de nos Princes. la Reine jure qu'après lui. Set Anglais.

Vraiment ma Reine n'est pas bon visage ; le coin de la regard, et ce. Je n'arriverai pas avant que je ne passe par

Adieu. Je quitte. Pour une nouvelle la fedit. A

Le Prince Albert est allé nager ce matin avec
nos Princes. Le Prince de Joinville reconduira
la Reine jusqu'à Brighton et ne la quittera
qu'après lui avoir vu mettre le pied sur le
sol anglais.

Voici ma plus impérieuse recommandation.
Ne soyez pas souffrante. Que j'aie vous trouve
bon visage; pas de jaune sous les yeux et aux
coins de la bouche. Si vous sachiez comme j'y
regarde, et combien de fois en une heure!
Je n'arriverai Vendredi que bien après votre lever;
pas avant midi, si, comme je le prévois,
je ne passe qu'à 10 heures.

Adieu. Adieu. Il faut pourtant vous
quitter. Nous partons à deux heures, pour
une nouvelle et dernière promenade dans
la forêt. Adieu.

